

## Compétition

# Les athlètes transgenres « tueront »-elles le sport féminin ?

Par Aurélie Herman

**Depuis le 31 mars, les femmes transgenres sont exclues des compétitions d'athlétisme. Entre crainte de voir le sport féminin mis en danger et course à l'équité sportive.**

« L'intégrité du sport féminin – si nous ne faisons pas les choses correctement – et, en réalité, son avenir sont très fragiles. » Ces mots, forts, sont ceux de Sebastian Coe, président de la Fédération internationale d'athlétisme. L'origine de la menace, selon le patron de World Athletics ? L'accès des sportives transgenres (assignées hommes à la naissance mais qui ont effectué leur transition en vue d'être réassignées femmes) aux compétitions féminines. Selon lui, ces athlètes représenteraient un danger pour leurs homologues cisgenres (dont le sexe assigné à la naissance correspond à l'identité de genre) à cause de leur passé biologique masculin.

Une crainte tellement marquée que, depuis le 31 mars dernier, elles sont interdites de toute épreuve d'athlétisme si leur transition hormonale a eu lieu après leur puberté

– jusqu'à présent, elles devaient apporter la preuve que leur taux de testostérone ne dépassait pas le seuil de cinq nanomoles par litre de sang depuis douze mois. Autant dire qu'il s'agit là d'une exclusion qui ne dit pas son nom, étant donné qu'il n'est pas toujours légal d'entamer une transition hormonale avant le début de l'adolescence et que la grande majorité des athlètes trans en activité n'ont fait leur transition qu'après leur puberté. Cette décision, pour le moins extrême, fait suite à celles qu'avaient promulguées World Rugby (pour des raisons de sécurité) et World Aquatics, les fédérations internationales de rugby et de natation. Mais cette crainte de voir la compétition « faussée » par des sportives transgenres est-elle rationnelle ?

### Si c'est un homme...

Scientifiquement, il est acquis que les personnes ayant vécu une puberté masculine ont un avantage substantiel sur celles dont la puberté fut féminine. « L'élément principal est la testostérone, une hormone dite androgène sécrétée



**« On effectue une transition en premier lieu pour se sentir mieux, pas pour gagner des médailles. »**



**L'haltérophile néo-zélandaise Laurel Hubbard est la seule femme transgenre à avoir participé à des J.O. Elle n'est pas parvenue à soulever la moindre barre...**

minute du cœur des femmes biologiques est donc plus élevé, ce qui entraîne plus rapidement de la fatigue. « Globalement, on peut considérer qu'il existe une différence de performance de l'ordre de 10 % à 20 % entre un homme et une femme de même taille et de même poids qui pratiquent le même sport et le même entraînement, sans modification hormonale. »

### **Lost in transition**

Quid, alors, des femmes transgenres passées par la case transition hormonale, c'est-à-dire qui ont pris des œstrogènes, de la progestérone ou des bloqueurs d'androgènes pour être réassignées au genre féminin ? Ont-elles réellement un avantage face aux femmes cis ? Tirer des conclusions générales est extrêmement ardu compte tenu de la multiplicité des efforts à fournir dans le sport, où l'on doit pouvoir courir un sprint, un marathon, rouler à vélo, lancer des objets ou jouer en équipe sur une surface délimitée. A l'heure actuelle, la littérature scientifique à ce sujet est trop restreinte pour répondre avec précision à cette épineuse question. Certes, des travaux ont été publiés, mais ils n'analysaient pas l'évolution physiologique de sportives et étaient basés sur une variété d'exercices physiques trop réduite pour établir une conclusion définitive.

La première étude réalisée sur cette thématique et passant au crible les performances de sportives trans n'a été publiée qu'en 2015 par Joanna Harper. Physicienne médicale et marathonnienne, elle travaille actuellement à une thèse sur la transidentité dans le sport à l'université de Loughborough, au Royaume-Uni. Un domaine qu'elle a commencé à explorer dans la foulée de sa propre transition, au cœur de l'été 2004. « Je courais des marathons à la vingtaine et j'ai entamé ma transition hormonale environ vingt ans plus tard, ...

par les testicules, surtout à la puberté, détaille le Dr Jean-François Kaux, médecin du sport. Cette hormone entraîne des modifications importantes dans le développement musculaire, ou encore la densité des os. Les ovaires en produisent également, mais en quantité moindre. Ainsi, on estime que la masse musculaire chez l'homme représente 30 % de sa masse globale, contre 25 % chez la femme. »

Le taux d'hémoglobine joue lui aussi un rôle dans la performance

sportive. « L'hémoglobine libère l'oxygène pour le diffuser dans les tissus, poursuit le docteur Kaux. Lorsqu'on réalise un effort physique, nous avons besoin de plus d'oxygène et donc d'hémoglobine. Forcément, si on en a plus, on répondra mieux à l'effort en cours. Or, les taux d'hémoglobine masculins sont supérieurs aux taux féminins ». Et d'ajouter que les hommes biologiques disposent également d'un cœur plus grand. Le nombre de pulsations par

BELGAINAGE

... rembobine-t-elle. Je savais que mes temps seraient moins bons après ça, mais je pensais que le processus serait assez lent. Or, après quelques semaines, j'ai constaté que j'étais déjà sensiblement moins rapide. Après neuf mois de transition hormonale, j'étais 12 % plus lente qu'avant. Ce qui correspond à la différence moyenne entre les athlètes hommes et femmes cis sur ces distances. J'avais donc perdu mes avantages masculins dans la course à pied de fond. »

Elle poursuit ses recherches jusqu'à publier un premier rapport basé sur l'étude des performances de coureuses de fond transgenres. Première observation : le taux de testostérone de ces athlètes est comparable à celui des femmes cis (compris entre 0,5 et deux nanomoles par litre de sang pour une très large majorité d'entre elles). Pareil pour l'hémoglobine, renouvelée tous les 120 jours et dont la production dépend de la testostérone présente dans le corps. « Après trois ou quatre mois, le taux d'hémoglobine diminue et se rapproche de celui des femmes cisgenres, indique Joanna Harper. En sport, c'est l'élément le plus important. C'est pour l'augmenter que des athlètes effectuent des stages en altitude, par exemple. »

## Le pouvoir de la testostérone

Toutefois, si changements physiologiques il y a, certaines choses ne bougent pas à la suite de la transition. Ainsi, le traitement hormonal n'a aucune incidence sur la taille des athlètes, de leurs membres ou de leur pointure. Par conséquent, les femmes transgenres restent, en moyenne, plus grandes que les femmes cisgenres. Ce qui peut conférer un avantage dans des sports comme le volley-ball, le basket, la natation... mais aussi être un poids dans d'autres disciplines comme la gymnastique ou le tennis de table, rappelle Joanna Harper. Sans parler du fait qu'une fois les propriétés plus masculines diminuées, il faut désormais faire bouger un corps dont la taille n'a pas été modifiée avec moins de force et d'endurance qu'auparavant. Dès lors, « affirmer que les sportives transgenres ont un avantage, ce qui est vrai dans certains sports seulement, n'est pas suffisant pour décréter de les exclure. Il faut réfléchir plus loin », insiste-t-elle. Notamment aux conséquences sociales d'exclusions aussi radicales sur une population déjà discriminée par ailleurs, où le taux de suicide est nettement supérieur à celui de la population cis.

De plus, les tests de testostérone (dont les seuils sont progressivement rabotés et la longévité rallongée par certaines fédérations comme l'Union cycliste internationale) seraient discriminatoires, selon Lucie Pallesi, spécialiste de la transidentité dans le sport, car ils rendent de facto la compétition plus fermée aux femmes trans. En outre, ce système réduirait les femmes et les hommes à un taux hormonal « alors que le taux de testostérone est réparti de manière continue entre les hommes et les femmes et qu'il existe, au milieu, des hommes et des femmes aux taux similaires », comme elle l'expliquait au média *Usbek & Rica*. Même si « on estime que 95 % des femmes cisgenres ont un taux de testostérone compris entre 0,5 et deux nanomoles par litre de sang », précise Joanna Harper.

Certaines athlètes peuvent néanmoins en produire en plus grande quantité, notamment les athlètes intersexes (dont le corps ne répond pas à la définition normative d'un homme ou d'une femme), dont la plus connue est la Sud-Africaine Caster Semenya, triple championne du monde et double championne olympique du 800 mètres. En 2018, elle avait été contrainte par le nouveau règlement de World Athletics relatif à l'hyperandrogénisme de prendre des médicaments pour bloquer sa production (importante, mais belle et bien naturelle) de testostérone. Ses différents recours devant la justice ayant fait chou blanc, sa carrière a pris une toute autre tournure. Refusant de se soumettre à ce traitement qu'elle considère discriminatoire, la Sud-Africaine s'est finalement tournée vers le 5 000 mètres, longue distance qui n'est pas touchée par les restrictions. En 2022, elle a terminé treizième en série aux Mondiaux de Eugene, aux États-Unis.

## Le mythe de la « mort du sport féminin »...

Pousser la réflexion au-delà de la biologie doit aussi nous interroger sur l'origine de cette peur de voir le sport féminin dévoyé par les sportives transgenres. Difficile de

Après neuf mois de transition hormonale, la marathonnienne et physicienne médicale Joanna Harper était 12 % plus lente qu'avant.





GETTY IMAGES

**En excluant les athlètes transgenres des pistes d'athlétisme, Sebastian Coe assure vouloir protéger l'équité du sport. Mais existe-t-elle vraiment, au fond ?**

**« Comment rendre le sport de compétition équitable quand, par essence, il met en avant les qualités exceptionnelles des champions ? »**

ne pas être sceptique quant à cette affirmation tant ces dernières sont sous-représentées, surtout au plus haut niveau. En Belgique, la Fédération de natation déclare ne pas avoir connaissance d'une nageuse transgenre parmi ses affiliées. Pas plus qu'en football, où aucune joueuse trans n'évolue en Super League ni en divisions nationales. Belgian Cycling se veut discret au nom de la protection des données.

Le constat est le même pour les Jeux olympiques. Depuis qu'elles sont autorisées à y participer, à Athènes en 2004, seule une femme transgenre s'est invitée au grand bal olympique : Laurel Hubbard, à Tokyo, en 2021. L'haltérophile néo-zélandaise sera finalement la seule à ne pas parvenir à soulever la moindre barre, « submergée par l'émotion de figurer aux Jeux », de son propre aveu.

Ne serait-ce que numériquement, imaginer qu'une infime partie de la population mondiale (environ 1%, selon les estimations), qui plus est sous-représentée dans le sport, puisse truster les podiums relève de la pure spéculation. Et rien n'indique que les choses devraient changer à l'avenir. « N'oublions pas que dans bon nombre de pays, la seule idée de participer à une compétition sportive pour les personnes transgenres est totalement utopique à cause de la mentalité ou des lois en vigueur, précise Joanna Harper. Ça mettra des années à changer. » Quant au spectre de voir des hommes se lancer dans une transition par simple ambition sportive, voilà encore une théorie qui ne tient pas debout, selon notre interlocutrice. « Jamais on n'a recensé un tel cas. On effectue une transition d'abord pour se sentir mieux, pas pour gagner des médailles. »

Dès lors, ne serait-ce pas plutôt le manque d'investissement dans le sport féminin qui, à défaut de le « tuer », l'empêche à tout le moins d'avancer à la même vitesse que son homologue masculin ? « On fait comme si seule la testostérone permettait d'accroître les performances alors que les composantes sociales, culturelles, économiques, environnementales, politiques et génétiques

forment un ensemble complexe, indissociable pour expliquer la performance sportive, l'excellence, pour toutes les sportives et sportifs de haut niveau », complète Anaïs Bohuon, socio-historienne, professeure à la faculté des sciences du sport de Paris-Saclay, dans *Usbek & Rica*. Autant d'éléments qui empêchent les femmes d'exprimer leur plein potentiel sportif.

### **... et le mythe de l'équité sportive**

Une autre question subsiste : pourquoi prendre une décision aussi tranchée qu'une exclusion pure et simple des sportives transgenres, sans consensus scientifique clair autour de leurs avantages réels ou supposés ? « Là, on se retrouve face à une question de sensibilité : préfère-t-on exclure ou inclure les gens ? », pose Joanna Harper. Pour Sebastian Coe, visiblement, c'est plutôt la première solution qui prévaut, même si ce dernier a rappelé que la situation pourrait évoluer à mesure que les conclusions se précisent quant aux avantages conférés aux athlètes transgenres.

Sebastian Coe, un homme qui explique vouloir protéger l'équité du sport. Mais celle-ci existe-t-elle vraiment, au fond ? « Soyons clair : le sport n'est pas juste, assène Joanna Harper. Quand on divise le sport en catégories (*NDLR : hommes-femmes, poids, âge...*), on exprime la volonté de créer un terrain où toute personne qui évolue dans cette catégorie dispute une compétition pas forcément équitable, mais qui a du sens. »

En effet, comment rendre le sport de compétition équitable quand, par essence, il est censé mettre en avant les qualités exceptionnelles des champions, ou parfois même leurs paramètres physiologiques ? Ainsi, le nageur Michael Phelps produisait très peu d'acide lactique au moment de déployer son effort. Une caractéristique qui lui permettait d'enchaîner les épreuves plus « facilement » que ses concurrents, ce qui l'avait bien aidé à forger sa légende au sommet de l'Olympe. Une exception physiologique qui ne lui a jamais été reprochée. ●